



PAR LE FEU

MARIE-EVE BOURASSA

v1b éditeur

Marie-Eve Bourassa

PAR LE FEU

v1b éditeur
Une société de Québec Média

Je suis extrêmement mal. Et j'espère que cela se voit.
Et plus je serai mal, moins vous entendrez ma plainte.

ANDRÉ GIDE,
Les faux-monnayeurs

1

Dimitri

— Pad thaï. Mmmm, ça, c'est bon ! Poulet ou crevettes ? Les deux ?... Habituellement, oui, c'est un extra, mais pour vous : gratis !

Hélène me regarde d'un drôle d'air. Il n'y a pourtant pas si longtemps, elle aurait ri.

— Ben oui, vous me semblez sympathique et moi, je suis de bonne humeur. Une entrée avec ça ? Un Coke, un thé glacé ?... Allez, c'est la maison qui offre !... OK... Parfait ! Ça fait qu'on résume : un bon Général Tao, un pad thaï poulet et crevettes, une entrée de dumplings. Right ? Génial ! Ça devrait vous être livré d'ici, bah, une demi-heure ? Une demi-heure ça vous va ? All right ! Hey ! Bon souper là !

Je raccroche. Hélène sourit un peu en secouant la tête. Moi, je hausse les épaules en rallumant mon joint.

— Il s'est trompé de numéro, que j'explique, les poumons bien remplis de fumée.

— J'ai cru comprendre, oui. Tu trouves ça drôle, hein ?

— Sincèrement ? Oui. C'est vraiment drôle, Hélène. Je te jure.

Penser au pauvre con qui va attendre son pad thaï en s'autodévorant me fait mourir de rire. Je me demande combien de temps il mettra avant de réaliser que je ne lui ai jamais demandé son adresse.

— Tu sais qu'il va rappeler.

— C'est clair.

— T'as l'intention de lui dire quoi au juste ?

— Je sais pas. Je vais improviser.

— C'est pas correct...

— Si tu le dis.

Hélène est étendue sur le divan, son cahier à dessin sur les genoux. À sa manière de me regarder sans me voir, je devine mes traits sous son crayon. Je gage qu'on pourrait tapisser tous les murs de l'appartement de mon beau visage si on juxtaposait chacun des portraits qu'elle en a faits. Je m'explique mal ce qu'elle arrive à voir en moi. En plus d'être un mauvais modèle, je ne suis pas un très bon amoureux. Elle pourrait trouver tellement mieux qu'un Dimitri Cross.

À peine dix heures trente. Mais ça, c'est ce que croit à tort l'horloge du salon, qui n'a pas suivi le reste du monde, il y a quelques semaines. Partout ailleurs dans l'appartement, il est passé onze heures depuis au moins quarante minutes. Christian est sorti depuis neuf heures. Marcher. Une marche qui s'éternisera jusqu'aux petites heures dans un bar ou

un baisodrome de son Village. Alex, lui, en a jusqu'à cinq heures du matin à gagner «notre» vie. Alors on est tout seul ensemble, Hélène et moi, et, à voir comme elle me trouve drôle ce soir, je suis prêt à parier qu'on n'en profitera même pas.

Mes histoires de pad thaï me donnent faim, mais même pas la peine de vérifier: le frigo est vide et mes finances sont à sec. Se prétendre romancier sans jamais avoir écrit autre chose que des pages blanches, c'est tout sauf lucratif. Dire que j'ai pourtant tout pour être un bon écrivain: une propension à l'alcool, une dépendance à la marijuana, un cœur d'artichaut, une histoire triste, un spleen assez fidèle, un cahier et un crayon. Pas d'ordinateur. Ou plutôt, plus d'ordi: avec la somme que le gars du pawnshop m'a donnée en échange de mon vieux portable, j'ai refait le plein de cannabis. Je ne suis pas particulièrement fier de moi et c'est sans doute pour ça que j'ai prétendu que le gars d'Apple n'avait rien pu faire pour mon pauvre Mac.

Hélène a laissé glisser son carnet et ses fusains par terre. Elle étire son corps longiligne, seulement vêtu de sous-vêtements malgré la fraîcheur. Avec quelques pouces en plus et une certaine conscience de sa beauté singulière, Hélène pourrait être mannequin. Je me l'imagine cependant assez mal en modèle, à cause de cette habitude qu'elle a de toujours tirer les traits des autres, jamais les siens.

La sonnerie du téléphone retentit. Hélène se retourne vers moi. Je ne m'attendais pas à ce qu'il rappelle si rapidement. Je n'ai élaboré aucune stratégie et, vu la réaction plate d'Hélène, plus tellement envie de jouer la comédie, ce qui ne m'empêche pas de répondre :

— Royaume de l'Orient, en arrivant à garder mon sérieux.

Sérieux : c'est le ton de la voix à l'autre bout du fil. Et ce n'est pas celle du gars de la livraison.



C'est au coin Sherbrooke et Saint-Denis, au volant de la Corolla 89 trois couleurs d'Alex, que je réalise que Christian a raison : j'ignore totalement à quand remonte ma dernière sortie de l'appartement. Je suis bel et bien allé m'approvisionner au dépanneur lundi dernier, oui, mais avant ça ? Pfff... Un bail ! La nouvelle secouerait sans doute la majorité des gens dits sains : non seulement je n'ai à peu près pas mis le pied à l'extérieur depuis quelques semaines, mais, pire encore, je ne m'en suis même pas aperçu. À vrai dire, ça me laisse totalement indifférent. Je suis là, présentement, à sortir de mon chez-moi, Sherbrooke-Saint-Denis vers Ontario-Sanguinet et, bientôt, direction Saint-François-Xavier-de-Courtval, à quelque chose comme cinq-six heures de Montréal, et la culpabilité est de loin le dernier des sentiments qui m'habitent.

Je coupe le moteur devant le bar. Montréal endormie, en plein cœur du Quartier latin : même les ivrognes ont fini par s'assoupir. Trop tôt pour être tard, trop tard pour être tôt. Un moment de la journée qui n'existe pour ainsi dire pas ou alors que pour un club très sélect : la chanteuse de Nuance, les insomniaques, les jeunes amoureux, les bartenders. Alors que Christian s'éloigne vers le Café Dépôt, je suis pris d'une dévorante envie de recommencer à

fumer, mais le simple fait d'imaginer sa mine de bon garçon déçu en me voyant cigarette aux lèvres me fait abandonner l'idée. Bientôt deux ans que je suis membre du club des ex-fumeurs. De quoi être fier! Bah, au début, oui, tout de même, pas mal fier. Je n'ai jamais été pourvu de la volonté nécessaire pour accomplir ce genre de démarches vides, alors quand j'ai vu le nombre de mois sans tabac se multiplier, mon amour-propre, lui, s'est gonflé ostensiblement. Je me souviens, un soir, avoir poussé l'arrogance jusqu'à m'enorgueillir de mon nouveau mode de vie sain devant Alex, fumeur invétéré, qui m'a fait remarquer du tac au tac que depuis, ma consommation de marijuana avait atteint des sommets. On change rarement, jamais vraiment. Pour une raison qui reste totalement obscure, je n'ai pas recommencé à fumer.

La pluie a cessé tard dans la nuit, laissant le fond de l'air désagréablement froid. Le soleil dort toujours, et c'est au tour de la lumière des lampadaires de briller sur les routes mouillées et désertes de ma métropole, ma Montréal qui, comme Hélène, redevient un peu plus charmante maintenant que je la quitte.

— Mon amour!

Je me retourne : Kasey a ouvert la porte du bar et se tient dans l'embrasure.

— Tu viens plus me voir, sans-cœur, renchérit-elle comme je m'avance vers elle et entre.

J'embrasse lentement Kasey sur la joue droite — un seul baiser, toujours, aux gens que j'aime —, puis prends bien le temps de plonger dans ses grands yeux bruns.

— Ouin... Je me tiens loin des débits d'alcool en ce moment.

— Et moi qui croyais que votre appartement était un débit d'alcool.

Touché. L'espace d'une seconde, je détourne le regard en faisant la moue. Kasey sourit.

— Ça avance, le chef-d'œuvre ?

— Bah... Ça... cogite, je lui mens en pensant à ses seins libres sous son chandail.

Elle sourit à nouveau en passant derrière le bar, plus amusée que convaincue, m'offre un verre que je refuse par orgueil et s'allume une cigarette. Le bar est vide et l'éclairage, tamisé. On a mis les chaises sur les tables. Ça sent l'alcool, le bois humide, la chaleur moite. J'ai aimé travailler ici. Ça me donnait une excuse pour ne pas faire ce que je prétendais vouloir faire : écrire. Mais je bois trop pour travailler dans un bar et c'était de plus en plus malsain pour mon couple. Surtout qu'à vingt-neuf ans, il serait peut-être temps que je me prenne en main.

— Il est où ?

Le regard de Kasey se voile. Elle écrase sa cigarette et pointe du menton en direction des chiottes. Je dis « chiottes » parce que c'est ce qui est écrit à la craie, au-dessus de la porte close. Je l'interroge du regard, mais elle hausse les épaules.

— Plus de mes affaires, Dim. J'ai donné...

Visiblement, elle a de la difficulté à gérer le départ soudain d'Alex. Je me demande ce qui l'attriste le plus : perdre l'employé ou l'amant.

La porte n'est pas verrouillée. Alex, penché sur le lavabo, s'asperge le visage d'eau.

— Deux secondes pis on y va.

J'acquiesce en bâillant.

— T'as apporté mon sac ?

Alex se redresse pour mieux voir son visage dans la glace. Le contour de son œil gauche est enflé, déjà bleuté. Il a la lèvre du haut fendue.

— Wooow ! T'as manqué une marche, c'est ça ?

Alex ne se donne pas la peine de me répondre. Je souris.

— T'as mon sac, Frank ?

— On est prêts à partir. Christian est allé nous chercher des cafés.

— Bon garçon !

Il soupire exagérément tout en regardant ma réaction dans le miroir.

— C'est pourquoi qu'on l'emmène, déjà ?

Je fais mine de ne pas comprendre.

— C'est jamais pareil quand il est là. On est mieux juste toi pis moi, that's it. Va nous faire chier tout le long... pleurniche-t-il, mi-sérieux, mi-déconnant.

— On s'en va se perdre au fin fond de nulle part, Fred. J'aime autant qu'on ait une boussole avec nous autres.

— All right !

Sans conviction, Alex fouille ses poches de sa main libre. Il avale les deux cachets d'aspirine qu'il a finalement sortis de son veston défraîchi, une veste en tweed que j'avais volée dans un grand magasin. L'époque des Tremblay : la première famille d'accueil qu'on a partagée.

Un veston hors de prix, une écharpe affreuse – mais tout aussi coûteuse – et un portefeuille en cuir brun : l'inventaire exact des items qui s'étaient retrouvés « par inadvertance » dans mon sac à dos. Loin

d'être un vrai bum, je faisais surtout ça pour impressionner Alex Duchamp, de deux ans mon aîné et bien plus bum que moi. Je crois que c'est le portefeuille qui m'a vendu : une fraction de seconde après qu'il est allé rejoindre ses deux amis dans mon sac, la caissière s'est mise à crier. Comme elle se dirigeait vers moi, comme j'étais figé, comme il était maintenant trop tard et comme je croyais mourir sous peu, Alex m'a attrapé par le bras. «Tu cours!» C'est tout ce qu'il a dit. Et j'ai couru. Ça, pour courir : à toute allure, et un sacré bon moment. Jusqu'à ce qu'on sorte de la boutique, du centre d'achats, puis jusqu'à ce que celui-ci soit hors de vue. Enfin, jusqu'à ce que mon souffle coupe et que je n'y arrive plus. Comme je m'effondrais sur le sol, Alex s'est arrêté à son tour. Il m'a traité de con au moins mille fois. Le visage vers le ciel, je riaais tellement que j'ai cru un instant ne plus jamais arriver à parler. J'ai alors éprouvé quelque chose que je n'avais pas ressenti depuis la mort de ma mère : l'appartenance.

En rentrant le soir, bien après l'heure de notre couvre-feu, j'avais mis sur mon dos la veste trop grande. Ainsi portée, elle tenait davantage de la cape que du veston prétentieux et c'était parfait comme ça : je n'étais pas trop loin de me sentir comme un superhéros. Alex avait, pour sa part, enroulé l'écharpe autour de son cou.

Lorsqu'il nous a vus pareillement accoutrés, Tremblay a vite conclu que quelque chose clochait. Il s'est mis à nous questionner : le foulard pis le manteau, à qui ça appartenait ? à qui on les avait piqués ? Alex ne disait rien. Moi, j'ai essayé de faire pareil, mais bon, je n'étais pas dans le système depuis très

longtemps, pas encore un vrai délinquant... J'allais tout avouer à Tremblay quand Alex m'a à nouveau sauvé la peau.

Il a tout pris : le blâme, les claques, l'aller simple pour le centre d'accueil. Avant qu'il ne quitte définitivement la maison, le lendemain, je lui ai donné la veste parce que, de toute façon, elle était trop grande pour moi. Il a éclaté de rire et m'a à nouveau traité de con : elle était trop grande pour lui aussi, ce qui ne l'a pourtant pas empêché de la prendre et de la porter depuis.

J'ai passé le mois qui a suivi son départ à faire les quatre cents coups, mais être un délinquant juvénile n'est pas aussi aisé dans la vraie vie qu'à la télé et, étonnamment, ma famille d'accueil s'entêtait à garder sous silence mes écarts de conduite. Pas tellement que les Tremblay m'aimaient. C'était surtout de la pitié. On me grondait, certes, mais le vieux arrangeait toujours ça à l'amiable, en douce, sans faire de bruit...

J'ai toujours su exciter la pitié des bonnes gens.

Je me suis fait trimbaler d'une place à l'autre, le temps de me forger le caractère, avant de finalement retrouver Alex. «Ah ben, tabarnac!» a-t-il dit en m'apercevant, ce qui lui a valu un bruyant soupire de sa bienfaitrice. «Fred! Ton langage, s'il te plaît!» C'était une femme excentrique et généreuse, un peu timbrée, et maniaque de comédies musicales : sous son toit, je suis devenu Frank, pour Sinatra. J'y ai vécu cinq belles années, aux côtés de Ginger Rogers, Gene Kelly et Debbie Reynolds. Je partageais ma chambre avec Fred Astaire.

Kasey ne nous a pas attendus et est sortie. L'intérieur du bar est toujours sombre alors que la rue s'éveille en douceur, sous la lumière du jour naissant. Par la fenêtre sale, j'aperçois Christian. Il patiente, accoudé contre la voiture bleu-blanc-rouille qui menace de s'écrouler à tout moment, café à la main, journal sur le capot. Alex noue une écharpe de laine autour de son cou et se dirige vers moi, puis s'arrête. Fait demi-tour et passe derrière le bar, s'accroche les pieds devant la caisse. D'où je suis, je n'arrive pas très bien à voir ce qu'il fabrique, mais je n'en ai pas besoin. En se retournant, il se heurte à mon air désapprobateur.

— Ce qui m'est dû, Frank, rien que ça, dit-il en empochant une liasse de vingt dollars.

— T'est dû ?

— Ma paye, mon quatre pour cent. Ce que le bar me doit pour mes cinq années de loyaux services. On sait pas quand on revient, si on revient...

— On s'en va dans le fin fond de nulle part, je veux bien, mais on a quand même une adresse, Fred.

Alex se contente de plisser le front et de sortir, comme si j'avais dit quelque chose de vraiment stupide. Il n'a pas tort : à quoi bon partir si c'est pour laisser une adresse ?

Avant de rejoindre mes deux amis et mon destin déjà installés dans la Corolla, je mets l'alarme et verrouille la porte avec mes clés, celles du bar, celles que je n'ai pas remises en même temps que ma démission, quelques mois plus tôt.

Hélène

J'ai tout de suite dit non. J'ai refusé l'offre avant qu'il pense la formuler. Je l'ai convaincu que je n'avais rien à faire là-bas, sans savoir exactement ce que lui allait y faire. C'était mieux comme ça. Un peu triste. Mais mieux. Je lui évitais de se sentir obligé. Et moi, je me protégeais d'un cœur brisé à attendre vainement qu'il me propose de l'accompagner. J'avais ainsi désamorcé le piège : je ne saurais pas, du moins pas avec certitude, s'il voulait ou non m'inviter.

— Moi, je reste.

— Ouin. C'est ce que je me disais.

J'avais une tonne de raisons de rester. Ma session à l'université, qu'il était maintenant trop tard pour abandonner sans avoir de sanctions, et puis c'était la dernière ligne droite avant la fin du bac. Ça aurait été complètement fou de tout laisser tomber à ce moment précis, si près du but. Il y avait aussi ma famille. Mon père qui n'en menait pas large depuis son divorce. Et j'imaginai bien qu'et Alex et Christian allaient suivre Dimitri : quelqu'un devait s'occuper de ce qui restait derrière. Ne serait-ce que d'arroser les plantes.

Aussi parce que Dimitri et moi, c'était de plus en plus n'importe quoi. Christian avait raison quand il disait que ç'avait toujours été ainsi, mais j'étais fatiguée, j'y croyais de moins en moins.

J'avais une tonne et demie de raisons de rester, pourtant, s'il me l'avait demandé, j'aurais fait mes bagages illico.

Je l'ai regardé préparer son sac, nue sur son lit, en silence. Et après, on a refait l'amour. Pas passionnément. Pas comme si c'était la dernière fois. Juste comme ça, parce qu'il s'en allait et que ça allait de soi. Je n'ai même pas eu d'orgasme. Après, il s'est levé pour attendre Christian. Et moi j'ai fait semblant de dormir pour ne pas lui montrer que je pleurais. Je ne voulais surtout pas qu'il croie que je tentais de le manipuler.

Au matin, je me suis levée pour leur dire au revoir. J'ai longtemps serré Christian dans mes bras.

Dimitri

Je n'ai été académiquement actif que très peu de temps dans ma vie. J'ai pourtant passé la grande majorité de ma jeune existence sur les bancs d'école. Du moins, sur papier. C'est que j'avais un grand frère qui prenait les études au sérieux. Alex était à peu près tout ce qu'on disait de lui : un bum, un délinquant, un va-nu-pieds, un vrai p'tit crisse, une mauvaise influence, un gars qui va mal finir. Mais jamais il n'accorderait à quiconque la chance de le traiter d'idiot. Dans toute sa vie d'embûches et de vacherries, l'école a toujours été le plus facile pour lui. Presque des vacances. Alors que je devais étudier comme un forcené pour m'en tirer avec des résultats potables, lui réussissait haut la main, sans produire le moindre effort. Ses professeurs le mésestimaient et pourtant, il finissait toujours premier de classe.

Mon histoire était à peu près la même. Simple-
ment inversée. Je n'avais pas à forcer la sympathie
des gens. Elle venait à moi d'elle-même, sans autre
effort particulier qu'un battement de cils sur mes
grands yeux tristes. Orphelin de mère depuis l'âge
de neuf ans, de père inconnu, j'étais accueilli par-
tout par des bras trop grands ouverts, comme un
coup de chance inouïe : une bonne action facile. Je
n'ai jamais rien eu du charme et de la répartie dés-
stabilisante d'Alex : je n'étais rien d'autre qu'un
enfant brisé. Juste ça. Je ne réussissais pas trop mal.
Je répondais correctement en classe, si interrogé.
Mais je ne levais pas la main. Et je ne parlais pas aux
autres élèves. Je restais de glace devant à peu près
tout, ce qui déstabilisait à peu près tout le monde.
J'intimidais les autres enfants et finissais toujours,
tôt ou tard, par incommoder les adultes. Je m'en
foutais royalement : j'avais Alex, et c'était beaucoup
mieux qu'une vraie famille.

Au secondaire, la perception que les autres – les
filles surtout – avaient de moi s'est métamorphosée.
L'enfant étrange que j'avais toujours été est soudai-
nement devenu un gars *mystérieux*. Il ne resta bientôt
plus rien de cette pitié indéfectible dans le regard
de mes pairs. On me portait une attention toute
nouvelle qui n'était pas sans me plaire.

J'ai rencontré Christian lors de ma première
année d'université. Deux secondes, j'ai pensé qu'étu-
dier en littérature me pousserait vers l'écriture, la
création, voire la réussite ou la notoriété : Dimitri
Cross, auteur. Connerie de merde. J'ai enduré pres-
que trois ans de tourments avant de prendre une sab-
batique qui n'est pas encore terminée. Christian, lui,

a achevé sa maîtrise l'an dernier. Il travaille depuis chez Renaud-Bray, rembourse une dette d'études dans les cinq chiffres en gagnant à peine plus de dix dollars de l'heure.

On roule depuis déjà longtemps. Christian endormi à l'arrière. Alex et moi à l'avant. Lui qui conduit. Moi qui m'occuperais bien de la musique, mais notre dernière cassette, une copie d'une copie d'un album de Béro que je n'ai pas réécouté depuis le secondaire, vient de se faire bouffer par le lecteur. Pas vraiment grave : avec la trentaine qui me fait de l'œil, je dois me rendre à l'évidence que la musique de mon adolescence est loin de me faire sentir jeune à nouveau. Plutôt le contraire. La nostalgie, c'est bon pour les vieux, les adultes ou les ratés. Je combats avec véhémence mon adhésion à l'un ou l'autre de ces groupes pitoyables. Déjà que je suis non-fumeur.

— À qui tu le dois ?

Alex fait mine de ne pas comprendre.

— Ton nouveau facelift.

Il sourit, se souvenant tout à coup de la gueule qu'il a, qu'il admire un temps dans le rétroviseur. Et finalement :

— Très tendance à New York.

— *And you wanna be a part of it, right ?*

Il ne dira rien. Ça peut continuer comme ça longtemps. On peut discuter jusqu'à ce qu'il n'y ait plus d'essence dans le réservoir : de sa tronche de balafre, du fait qu'il fait tout ça pour me laisser une chance de plaire aux femmes. Même qu'on ferait le plein et qu'on repartirait et qu'on parlerait encore

d'absolument rien, de n'importe quoi, de tout ce qui est à même de faire dévier la conversation. Il ne me dira ni le nom de son bourreau ni la raison du châtiement. Connaissant Alex, je sais que chacun des coups était mérité.

Depuis qu'il a abandonné ses études, Alex s'est investi corps et âme dans un nouveau passe-temps, dans lequel, bien naturellement, il excelle : faire chier les gens. Il possède aujourd'hui une collection impressionnante d'ennemis.

Je n'ai pas eu à lui demander de m'accompagner à Courtval : je l'ai prévenu de notre départ. Un contrat invisible nous lie l'un à l'autre depuis cette journée où il m'a gueulé : « Tu cours ! » C'est pour ça qu'aujourd'hui Alex me suit sans poser de question. Je serais d'ailleurs prêt à gager qu'il ne le fait même pas à contrecœur : l'annonce de ce départ précipité arrive juste à point. Les derniers mois ont été particulièrement tumultueux et, si le sourire sur son visage voudrait bien faire taire mes soupçons, les contusions qu'on lui peint régulièrement à grands coups de poing parlent d'elles-mêmes : le temps est venu pour Alex de disparaître.

La route est interminable, et la température semble nous en vouloir. Avant de traverser le Parc, un ravitaillement est de mise. On s'arrête, pas trop regardants, dans le premier resto venu : comme ça peut très bien être le dernier, pas de risque à prendre. Alex propose qu'on laisse Christian là, endormi dans la voiture. Il se réveille de lui-même avant que j'aie le temps de protester.



Ils sont trois. Paumés, amorphes, insomniaques, vaguement alcoolos. Ils s'aiment comme des frères, donc se haïssent un peu aussi. Croyant pouvoir échapper à leur sort, ils quittent tout (c'est-à-dire pas grand-chose) pour s'installer à Courtval, un trou perdu où ils s'improvisent croque-morts. Mais dans ce monde hostile qui se resserre autour d'eux comme la vigne autour de leur maison, sous le regard malveillant des villageois, les trois amis, incapables de se reprendre en main, suivront inéluctablement le chemin de leur perte.

Thriller psychologique et roman choral, *Par le feu* jongle habilement avec les codes de la série B sans jamais sacrifier la vérité des personnages, si humains dans leurs tares.

Marie-Eve Bourassa a étudié le théâtre, la littérature et la scénarisation. *Par le feu* est son premier roman.

978-2-89649-464-4



9 782896 494644